

L'HEXAGONE PAR LA TANGENTE

Poésie, guimauve et Subutex.

Traverser la France du nord au sud, en évitant les grandes villes : notre grand reporter Benoît Hopquin s'est lancé cet été dans un road trip à la française. Cette semaine, direction la vallée du Rhône à la rencontre d'un éditeur de poésie, d'un confiseur caché dans les bois, d'un ex-junkie qui rêve d'un camion et d'un ancien maçon amateur de dictions.

PAR BENOÎT HOPQUIN — PHOTOS CHRISTOPHER ANDERSON

... d'occasion à Lyon. Il les fait accorder tous les ans par un spécialiste, comme un piano. « Les techniques modernes ne parviennent pas à égaler cette qualité », jure-t-il. Effectivement, elles font de la belle ouvrage, ces increvables bécanes. Elles laissent vibrer l'encre sur une feuille comme nulles autres. L'homme ouvre un livre qui vient de sortir des presses, le manie avec délicatesse, respect, comme on le ferait d'un incunable. Il montre les pages où chaque mot est sculpté dans l'épaisseur du papier, avec une ligne nette, impeccable. Les vers ainsi modelés, physiquement, n'en prennent que plus de relief, de profondeur, de contour et, finalement, de sens. Il y a dans tout cela l'amour du mot, intellectuel et charnel, d'esprit et de corps. Il peut arriver de reprendre plusieurs fois un travail d'impression comme un auteur écrit, biffe, rature, recommence. Puis les pages sont cousues entre elles, sur une machine des années 1930, avant de passer à la reliure. Jean-François Manier me présente le personnel présent. Il est entièrement féminin. Elles n'ont pas 40 ans pour l'essentiel, pas 30 pour certaines, et il y a comme un anachronisme entre ces jeunes femmes et les grands-mères de métal. Elles sont originaires de la région, venues de Lyon ou même de Paris, plongées dans ce monde à la fois suranné et intemporel.

L'ÉDITEUR ME FAIT ADMIRER LA VUE SUR LE MASSIF DU MONT-BLANC, qu'on distingue parfaitement à travers une trouée d'arbres, malgré la distance. Il a acheté en 2014 ce local qui était auparavant une ancienne colonie de vacances. Il y a déménagé son atelier et ses machines plus lourdes qu'un âne mort, par un temps de neige : les camions sont restés bloqués cinq jours dans les congères. Il m'emène ensuite à 5 kilomètres de là, chez lui, dans le lieu originel où a commencé plus qu'une entreprise, une aventure humaine. La maison se trouve sur une petite route sans issue, dans le hameau du Cheyne, sur la commune du Chambon-sur-Lignon. Il en a fait une librairie improbable, baptisée « L'Arbre Vagabond ». Le classement répond à des critères iconoclastes : « Le livre dernier refuge de l'homme libre ? », « Ailleurs. Voyage à pied ou dans la tête », « Affaires de goûts : cuisine, vins, érotisme » et, bien sûr, « Poésie, la belle aventure ». Un jour de 1977, entre Noël et le Jour de l'an, il a découvert avec sa compagne cette ancienne école isolée. « Elle est soudain sortie de la brume et nous nous sommes dit que c'était là. » Là, dans ce paysage évident, qu'il fallait poser ses valises, toutes cabossées d'avoir tant voyagé. Là, dans cette bâtisse

mal fichue, sans eau courante, ni chauffage, ni toilettes, qu'il fallait construire, laisser quelque chose, puisqu'ils avaient envie de cela.

Avant cette résolution, Jean-François Manier était parisien et citoyen du monde. Ses parents étaient enseignants. « Il y avait beaucoup de livres chez moi. Je piochais dans la bibliothèque de mon père. Je lui ramenais ce qui m'avait le moins plu et je gardais mes coups de cœur. Je me suis aperçu en fin de compte que je ne conservais que de la poésie. » Il est reçu deuxième au concours d'HEC mais ne reste que trois mois dans la prestigieuse école de commerce. « Je ne me voyais pas finir cadre chez Nestlé. Mon père voulait que j'achève mes études avant de faire autre chose. Mais je sentais confusément qu'il y avait un marché de dupes. Une fois diplômé, ce serait difficile de dire : "Merde". Je voulais déjà mettre la poésie au cœur de ma vie. "Pourquoi veux-tu quitter HEC?", m'a demandé mon père. Je lui ai répondu : "Il n'y a pas de poésie à HEC". Le déclin, ce furent ses mots de René Char; extraits des Matinaux : "Impose ta chance, serre ton bonheur et va vers ton risque. A te regarder, ils s'habitueront." »

Il va vers son risque, donc bourlingue en Asie, entre bateaux et petits boulots. Serre-t-il son bonheur ? « J'ai beaucoup appris mais je me suis rendu compte que je n'apportais pas grand-chose aux autres. Je prenais sans donner. Je recherchais une relation avec le monde plus juste, plus équilibrée. » D'où l'idée de se poser dans ce lieu indéfini pour faire œuvre utile. Et quoi de plus utile que des œuvres de poésie ? « L'endroit s'appelait Le Cheyne. C'était parfait pour enraciner notre projet. » Ce premier hiver, en 1978, il fait -20°, et la neige dure plus longtemps encore qu'à l'accoutumée. Le plateau battu par un vent glacial, la burle, voulait peut-être tester l'endurance de ces nouveaux venus, leur faire gagner du temps s'ils s'étaient trompés d'adresse. Dans ces années de retour à la terre, les gens d'ici, paysans endurcis par le climat, voisins aux rudes manières, jaugent la trempe de ces néoruraux, sondent jusqu'où est chevillé leur tempérament. Ils vont l'apprendre, jusqu'à accorder le respect à ces étrangers et, mieux encore, jusqu'à faire rentrer le bonhomme au conseil municipal.

Le couple, séparé depuis, retape la maison avec les moyens du bord, s'initie à la typographie, lance sans un sou vaillant l'imprimerie et la maison d'édition en 1980. Il publie trois livres la première année, court les librairies de toute la France pour les proposer. Il construit ainsi sa crédibilité et son concret corollaire, un réseau de distribution. « Il a fallu dix ans pour se dire que ça prenait. » La consécration vient en 2002 par une de ces bizarreries qui feront toujours de l'édition une alchimie. Quatre ans auparavant, Cheyne a publié *Matin brun*, une nouvelle de Franck Pavloff sur la montée de l'extrême droite. La diffusion reste confidentielle. Mais Jean-Marie

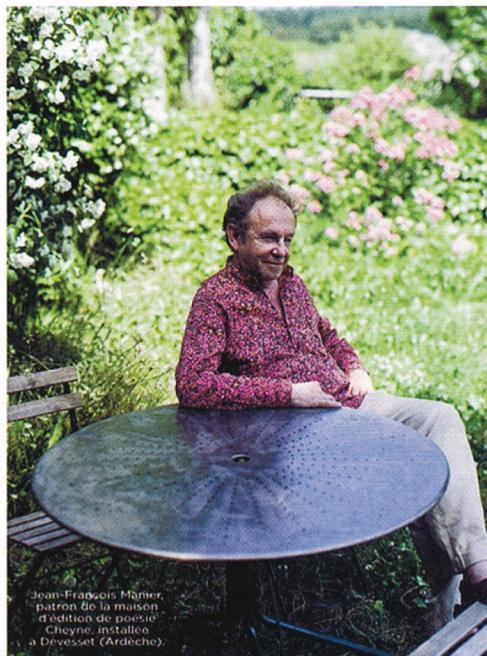
Un panneau à l'entrée d'un chemin, juste avant la commune de Devesset : « Typographie, maison d'édition ». J'arrive devant un bâtiment moderne et oblong, posé au milieu des arbres. Par les baies vitrées, je découvre de vieilles machines d'imprimerie datant de l'âge du plomb. Deux femmes travaillent dans l'atelier. Estelle Aguclon et Fabienne Bonnet m'accueillent cordialement. Leur patron arrive bientôt, fin sourire, visage à la fois avenant et lunaire, binocles ronds sur le nez. Une houppe de cheveux est dressée sur un front haut jusqu'à lui faire une drôle d'auréole. Jean-François Manier a tout d'un inventeur éthéré, d'un doux écolo ou d'un aimable poète. Là, je brûle. Il est, à 63 ans, le patron d'une maison de poésie célèbre dans un milieu tristement confidentiel, Cheyne éditeur.

L'homme est heureux de recevoir à son bord ce passager du hasard. Il fait le tour du propriétaire ou, plutôt, la traversée des lieux. Il part d'une extrémité, où est entreposé le papier, jusqu'aux réserves, où les livres attendent d'être expédiés, 80 000 volumes, 300 titres posés sur des étagères. Il montre au passage les casses où sont rangées les lettres en plomb, chaque tiroir avec son type de caractère d'imprimerie : Times, Banville, Vendôme, Garamond. Il est particulièrement fier de ses machines Heidelberg des années 1960, « Rolls » de l'impression achetées ...

Le Pen arrive au second tour, un 21 avril, et l'œuvre prend soudain une dimension d'oracle. En deux ans, il s'en vend 1,8 million d'exemplaires. Un tel succès, plus gros que vous, on peut en mourir. Tant d'autres éditeurs ont été étouffés par la gloire et le besoin forcené d'en retêter, avec des tirages gonflés de vanité. Heureusement, ici, le tintamarre médiatique arrive en écho assourdi, pas plus perceptible que ce tracteur que j'entends au loin. Cheyne digère et la vie reprend peu ou prou son rythme d'avant. Aujourd'hui, la maison d'édition reçoit un millier de manuscrits par an, en public douze, avec des ventes qui vont de 500 à 15 000 exemplaires. Elle va ainsi son pas de paysan, une année bonne, l'autre non.

EN 1992, GERME UNE AUTRE IDÉE INSENSÉE : créer un Cheyne, autant dire dans le désert, un festival de poésie. « Ça a démarré sur le ton de la plaisanterie : on va se mettre sous un arbre où un poète lira ce qu'il a écrit. » Cette année-là, 180 personnes trouvent la blague à leur goût. Bientôt, Laurent Terzieff, Denis Podalydès, Michael Lonsdale et d'autres comédiens viennent prêter leur voix. Alors que s'annonce la vingt-quatrième édition, entre le 16 et le 23 août, Lectures sous l'arbre accueille désormais 5 000 passionnés. « Des poètes vivants, martèle l'initiateur. J'insiste, car non, tous les poètes ne sont pas morts. » Et puis, quand l'imprimerie a déménagé, l'année passée, cela a fait un vide, forcément. Est venue l'idée d'aménager un espace où manger et boire un verre. C'est aujourd'hui la partie de Simon, le fils de Jean-François. Il est né ici, il y a trente-quatre ans, a joué dans ce décor puis a eu l'envie d'élargir son terrain de jeu. Il a vadrouillé en Amérique latine. Il est revenu auprès de son père, il y a deux ans, avec une formation de cuisinier et une fiancée, Camille. Elle s'occupe du vin, « garanti sans intrants chimiques », précise son compagnon. « Il y a des gens qui viennent manger et repartent avec des livres, poursuit Simon. D'autres qui achètent des livres et restent manger. »

Ainsi s'est créée au milieu des champs cette holding de poésie, ce consortium rimbaldien. « On lit, on édite, on imprime, on distribue, on promeut », résume Jean-François. Ne manque au fond qu'une étape. Lui, l'amoureux des vers, en a-t-il seulement tâté ? « J'ai écrit », répond-il. Un silence. « Je ne suis pas un poète frustré. Je suis simplement entré dans l'écriture des autres. » Je l'écoute et je me demande si L'Arbre Vagabond évoque vraiment ce lieu où nous discutons. N'est-ce pas plutôt lui qui se dépeint ainsi, cet homme qui vit ici une chevauchée immobile, racines solidement ancrées dans cette terre et esprit voguant au loin, entrepreneur en bohème ? Avant que je reparte, il me dévoile ...



Jean-François Manier, patron de la maison d'édition de poésie Cheyne, installée à Devesset (Ardèche).



A Devesset, “on lit, on édite, on imprime, on distribue, on promeut”, résume l'éditeur Jean-François Manier. Ainsi s'est créée, au milieu des champs, une holding de poésie, un consortium rimbaldien.

••• l'existence d'un autre arbre vagabond, d'un autre rêveur pétrifié par le sortilège des lieux. Il vit tout près, à 100 mètres, en lisière de cette forêt aux airs magiques de Brocéliande. Je m'y rends, poussé par la curiosité. Je découvre un vieux corps de ferme joliment retapé. A l'intérieur, c'est le nez qui déguste en premier, saisi par une irrésistible odeur de chocolat. Puis les yeux qui se régalent d'un amoncellement de guimauves et de pâtes de fruits multicolores. Un homme surveille une machine artisanale qui déverse une pâte onctueuse qu'il débite en carrés. Il porte une casquette immaculée et une veste blanche barbouillée de taches, comme une blouse d'enfant après le goûter.

ERIC GARNIER, 54 ANS, est de ceux sur qui les affres de la vie glissent comme l'eau sur les ailes d'un canard. Il a un sourire perpétuel et une voix douce qui lui font une armure, semble le prémunir des vilains coups qu'assène l'existence. Il est lyonnais, de naissance et d'accent. Il a vécu là-bas jusqu'en 2005, avec Anne, sa femme. Vie sur les rails, il travaillait dans les bureaux d'une filiale de Pechiney et finissait de payer sa maison dans la banlieue quand, à 45 ans, il a été brutalement licencié. « *D'une certaine manière, ça a été une chance, explique aujourd'hui cette victime de la crise. Etre viré comme ça, c'était l'occasion de changer. Avec ma femme, on avait en vue de s'en aller de la ville.* » Il vend son pavillon, déniche cette ancienne ferme en ruine. Se lance dans de grands travaux. « *Et puis, il a fallu que je me pose la question : qu'est-ce que j'allais y faire ?* »

L'homme est d'une gourmandise inassouvie depuis son plus jeune âge. Bonbons, guimauves, chocolat, pas une sucrerie dont il ne soit friand de toujours. Malgré son poil au menton, il reste un gamin qui se poulèche les babines. Vient l'idée folle. « *Faire une confiserie au fond d'un bois... Si mon voisin a créé une maison d'édition, pourquoi pas ?* » Il suit des cours à Yssingeaux. Va voir les banquiers, essuie refus sur refus de ces gens qui ont oublié le goût de la barbe à papa. Eric se lance quand même. Le bouche-à-oreille fonctionne. Dès le premier été, les touristes viennent. Ils n'ont pas arrêté depuis. « *Je suis moi-même surpris* », dit-il.

Eric s'est enhardi, multiplie les parfums de ses guimauves, élabore sans cesse davantage ses chocolats. L'été, il travaille de 9 à 1 heure du matin. L'hiver est plus calme, parfois même un peu long sur le plateau. Lui aussi a dû se plier aux foudres de la burlle et à la neige qui envahit le paysage quatre, parfois cinq mois

par an. « *Mais je suis heureux. J'arrive à vivre de mon activité. Je ne vais pas m'enrichir mais ce n'est pas le but.* » Avant de repartir, je lui achète deux sachets de ces cubes délicats qui fondent dans la bouche.